Peter Komak se fait écraser comme une crêpe

Voici l'histoire de Blue. Voici comment elle a brisé le cœur de son père. Comment elle a plongé au fond d'un lac avant de s'envoler, alors qu'elle n'a pas d'ailes. Comment elle a conquis une île et perdu sa meilleure amie. Comment elle a changé le monde. Mais, surtout, voici comment Blue a rencontré Luka. Et ce qui est arrivé ensuite.

Pourtant, lorsque M. Peter s'était levé à cinq heures pour aller à la pêche, ce matin-là (on était au début du mois de juillet), il était loin de se douter qu'il se passerait tout ça. Et, accessoirement, qu'il lui restait moins de trois heures à vivre.

Oh, M. Peter connaissait Blue, bien sûr. Il savait qu'elle avait douze ans et que c'était la fille de Tom, le garagiste, et de Luisa, l'infirmière. Ces deux-là

avaient divorcé (ça aussi, il le savait). Elle dormait une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre. En se creusant un peu les méninges, il aurait pu vous dire si elle était avec son père ou sa mère, car son magasin se trouvait pile au croisement avec la grande route qui menait au collège. Quand Blue venait de la droite, c'était qu'elle avait dormi chez Tom, et, de la gauche, chez Luisa.

M. Peter avait noté ces détails au fur et à mesure, sans s'en apercevoir. C'est fréquent quand on habite un petit village de montagne, à deux heures de route de tout, avec une enfilade de tunnels à traverser.

Alors croyez-moi : ce matin de juillet, M. Peter ne pensait pas à Blue et il n'aurait jamais imaginé qu'il allait mourir. Il ne songeait qu'à son bateau et aux truites qu'il espérait attraper et mettre à griller, dans son jardin, sur le barbecue en pierre qu'il venait de construire derrière sa cabane à outils.

En réalité, M. Peter a quitté cette terre avant même de pouvoir l'étrenner. Lorsque sa maison a été vidée puis vendue, le nouveau propriétaire a abattu le barbecue pour agrandir la cabane et en faire un garage.

– Bon sang de bonsoir.

M. Peter ne parlait pas du sort funeste qui attendait son barbecue, cela va de soi, mais du poids de

son matériel. Entre le panier à poissons, le grand sac de rangement et celui, plus petit, qui contenait la grande boîte à hameçons, à plombs, à appâts et à flotteurs, il y en avait pour au moins dix kilos. Sans parler des quatre cannes télescopiques.

C'était vraiment le fin du fin, ce qu'on trouvait de mieux sur le marché. Il faut dire que M. Peter aimait parer à toute éventualité. Et qu'il vendait lui-même des articles de chasse et de pêche.

Dans une petite poche de son gilet qui en comptait une bonne douzaine, on trouvait un couteau suisse avec quarante-neuf fonctions, il faisait même loupe et vilebrequin ! Dans une autre, il avait une pompe à venin, toujours pratique en cas de piqûre de guêpe ou de morsure d'araignée, voire de serpent. Il ne partait jamais sans un kit d'urgence avec cinq fusées de détresse et le pistolet pour les lancer, deux fumigènes, deux fusées à parachute et une corne de brume. Bref, l'équipement idéal pour un yacht prêt à affronter l'océan, alors qu'il sortait sur le lac avec un bateau d'à peine trois mètres. Cela étant, on n'est jamais trop prudent.

Sans cesser de rouspéter et de jurer, il attrapa toutes ses affaires, referma le coffre de son vieux 4 x 4, puis descendit vers les quais du petit port de plaisance.

Il se garait beaucoup plus près d'habitude, mais ce jour-là une Mercedes flambant neuve occupait sa place de parking attitrée !

N'ayant jamais vu cette voiture, M. Peter en conclut que son propriétaire n'était pas d'ici (ils n'avaient qu'à rôtir en enfer, lui et son tank). Il rejoignit le portillon du quai et dut poser son matériel pour retrouver la clé au fond d'une de ses nombreuses poches. Après quoi, afin de gagner du temps, il laissa son barda sur place et se rendit au hangar où était remisé son bateau. Il le sortit et le mit à l'eau avant de l'amarrer. Il revint alors sur ses pas pour faire le plein d'essence. C'est à ce moment seulement qu'il récupéra son équipement pour le charger à bord.

Toute cette opération lui prit un peu plus d'une demi-heure.

M. Peter aurait pu se faciliter la vie en laissant son bateau à quai. Le lac était calme été comme hiver, et à la belle saison il sortait pêcher tous les jours. Mais il n'avait pas confiance. Tout peut arriver. Et prendre des risques, très peu pour lui.

En revanche, il n'était pas pressé, loin de là. À cinquante-quatre ans, il ne s'était jamais marié, il n'avait ni enfants, ni neveux, ni parents proches,

hormis une sœur qui vivait en bas, dans la vallée. Presque sur une autre planète.

M. Peter était-il un solitaire ? Plutôt, oui. C'était un homme en paix avec lui-même, qui n'avait pas besoin des autres. Et, à ce compte-là, les autres n'avaient pas besoin de lui. La seule chose qu'il regrettait, certaines fois, c'était de ne pas avoir eu d'enfant. Il l'aurait appelé Anton. Il serait sorti pêcher en sa compagnie, un matin comme celui-là, et lui aurait appris à conduire le bateau, à comprendre les lois éternelles de la nature. Quand le sommet des Deux Crocs était enveloppé par cette brume légère, par exemple, c'était le signe qu'il allait faire chaud, très chaud, même.

Autrefois, c'était différent. Le père de M. Peter (qui avait ouvert le magasin d'articles de chasse et de pêche) parlait souvent de l'époque où la centrale électrique n'existait pas. En ce temps-là, les Deux Crocs n'étaient pas reliés par la coulée de béton du barrage. On aurait vraiment dit deux grosses dents, avec le Pas de l'Ours au milieu. La rivière se jetait dans le lac en contrebas avec un bruit d'enfer. Et comme le vent soufflait toujours très fort dans les gorges, entre les deux montagnes, le brouillard n'avait pas le temps de se former.